

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1938-1939. — N° 131

SUPERSTITION ET PRATIQUES MÉDICALES POPULAIRES EN BÉARN

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le lundi 24 juillet 1939

PAR

Firmin-Eugène-Georges LAHITTE

Élève du Service de Santé de la Marine

Né à SALIES-DE-BÉARN (Basses-Pyrénées), le 12 mars 1913

Examinateurs de la Thèse	{	MM. MAURIAC, professeur	Président.
		CREYX, professeur	Juges.
		DELMAS-MARSALET, agrégé ...	
		DERVILLEE, agrégé	

BORDEAUX
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DELMAS
6, Place Saint-Christoly

1939

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1938-1939. — N° 131

SUPERSTITION

ET

PRATIQUES MÉDICALES POPULAIRES

EN BÉARN

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le lundi 24 juillet 1939

PAR

Firmin-Eugène-Georges LAHITTE

Élève du Service de Santé de la Marine

Né à SALIES-DE-BÉARN (Basses-Pyrénées), le 12 mars 1913

Examinateurs de la Thèse	{	MM. MAURIAC, professeur	Président.
		CREYX, professeur	Juges.
		DELMAS-MARSALET, agrégé ...	
		DERVILLÉE, agrégé	

BORDEAUX

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DELMAS

6, Place Saint-Christoly

1939

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

DOYEN : M. MAURIAC.

ASSESSEUR : M. LABAT.

DOYEN HONORAIRE : M. C. SIGALAS.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSON, MOURE, BARTHE, DENIGÈS, BEILLE, CASSAËT,
CHAVANNAZ, C. SIGALAS, SABRAZÈS, BÉGOUIN, DUPOUY.

PROFESSEURS :

MM.		MM.	
Clinique médicale	MAURIAC.	Zoologie et parasitologie	MANDOUL.
id.	DUPÉRIÉ.	Médecine expérimentale	AUBERTIN.
Clinique chirurgicale et gynécologique	GUYOT.	Clinique ophtalmologique	TEULIÈRES
Clinique chirurgicale	PAPIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie	ROCHER.
Pathologie et thérapeutique générales	CARLES.	Clinique méd. des maladies des enfants	CRUCHET.
Clinique d'accouchements	ANDÉRODIAS.	Chimie biologique et médicale	MACHEBOËUF.
Anatomie pathol. et microscopie clinique	DAMADE.	Physique médicale et pharmaceutique	WANGERMEZ.
Anatomie	VILLEMIN	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques	BONNIN.
Anatomie générale et histologie	G. DUBREUIL.	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques	PETGES.
Hygiène	LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires	DUVERGEY
Médecine légale et déontologie	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie	PORTMANN.
Chimie	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée	LABAT.
Botanique et matière médicale	GOLSE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie	GREYX.
Pharmacie	VITTE.	Clinique odonto-stomatologique	DUBECQ.
Physiologie	FABRE.		

MM. LACOSTE (Histologie). PERY (Obstétrique). PERRENS (Maladies mentales). R. SIGALAS (Parasitologie et sciences naturelles). JEANNENEY (Chirurgie générale).



AGRÉGÉS EN EXERCICE :

BIBLIOTHEQUE LEIDEN		MM.		MM.
Anatomie.		DUFOUR.	Chirurgie générale	LOUBAT.
Physiologie		N.	id.	MASSÉ.
Médecine générale		PIÉCHAUD.	id.	DARGET.
id.		DELMAS-MARSALET.	id.	N.
id.		DE GRAILLY.	Obstétrique	RIVIÈRE.
id.		FONTAN.	Ophtalmologie	BEAUVIEUX.
id.		BROUSTET.	Oto-rhino-laryngologie	DESPONS.
id.		DERVILLEE.	Dermatologie et syphiligraphie	JOULIA.
id.		N.	Physique médicale	N.
Chirurgie générale		CHARRIER.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie	N.

COURS COMPLÉMENTAIRES :

MM.		MM.	
Médecine opératoire	JEANNENEY.	Ophtalmologie	CABANNES (en congé).
Accouchements	RIVIÈRE.	Physique médicale et pharmaceut. que	AURIAC.
Pathologie médicale	DELMAS-MARSALET.	Anatomie	J. BEAUVIEUX.
Puériculture	FAUGÈRE.	Chimie minérale	CASTAGNOU.
Zoologie et parasitologie	R. SIGALAS.	Botanique	GIRARD.
Médecine légale	DERVILLEE.	Pharmacie galénique	MESNARD.
Urologie	DARGEIN.	Bactériologie	MOUREAU.
Législation pharmaceutique	POPLAWSKI.	Physiologie	PETITEAU.

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. N.

Le Secrétaire de la Faculté : ROUGERIE.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MEMOIRE DE MES GRANDS-PARENTS

A LA MEMOIRE DE MON PERE

Que j'ai, hélas ! trop peu connu.

A MA MERE

Qui s'est imposé pour moi de bien
lourds sacrifices. En témoignage de ma
reconnaissance émue et de la profonde
affection que je lui porte.

A MON FRERE

A TOUS MES PARENTS

A MES CAMARADES
DE LA PROMOTION « LE DANTEC »

A MES CAMARADES
DE L'EQUIPE DE RUGBY DE L'ECOLE
CHAMPIONS DE FRANCE DE LA MARINE

A TOUS MES AMIS

A MES MAITRES
DE LA FACULTE ET DES HOPITAUX

A MES PROFESSEURS
DE L'ECOLE DU SERVICE DE SANTE DE LA MARINE
ET DES TROUPES COLONIALES

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL CAZAMIAN

*Directeur de l'Ecole Principale du Service de Santé
de la Marine et des Troupes coloniales,
Commandeur de la Légion d'honneur,
Officier du Mérite maritime,
Officier de l'Instruction publique.*

A MONSIEUR LE MÉDECIN EN CHEF VARACHE

*Sous-Directeur de l'Ecole Principale du Service de Santé
de la Marine et des Troupes coloniales,
Officier de la Légion d'honneur,
Médaille militaire,
Croix de guerre.*

A MES JUGES

A NOTRE MAITRE ET PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR PIERRE MAURIAC

*Doyen de la Faculté de Médecine et de Pharmacie de Bordeaux,
Professeur de Clinique médicale,
Membre correspondant de l'Académie de Médecine,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

Pour le très grand honneur qu'il nous
fait en acceptant la présidence de cette
thèse.

SUPERSTITION

ET

PRATIQUES MÉDICALES POPULAIRES

EN BÉARN

INTRODUCTION

Profondément attaché à ce doux et beau pays du Béarn, terre natale, terre de nos aïeux, nous n'avons pas pu résister au plaisir de fouiller et d'approfondir quelques-unes de ses croyances anciennes, avant que le modernisme implacable n'ait effacé à tout jamais ces reflets d'âmes primitives et naïves, cette poésie simple et rude qui font l'originalité d'un peuple, d'une race.

Certes, nous entreprenons aujourd'hui une tâche bien délicate. Parler de la superstition et des pratiques médicales populaires d'une vieille province française nous semble une gageure qu'il est presque impossible de tenir... Nos juges ne seront-ils pas déçus de voir qu'avec un titre prometteur et peut-être prétentieux, cet essai sur un sujet si vaste est d'aspect bien incomplet ? Ces maigres études à tendance régionaliste n'ont d'autre prétention que de donner sous une forme brève aussi vivante que possible l'essentiel et la physionomie particulière d'un sujet maintes fois traité par les meilleurs auteurs régionaux.

Nous nous sommes fortement inspiré des travaux de nos devanciers, érudits béarnais le plus souvent; qu'ils veuillent bien agréer nos remerciements pour les emprunts que nous avons pu leur faire. Nous nous sommes bien moins proposé de concurrencer témérairement leurs ouvrages que de leur rendre au contraire hommage en les faisant apprécier davantage.

Nous avons eu la bonne fortune de trouver quelques vieux manuscrits, et ces trouvailles renforceront le désir que nous avons de ne présenter que des faits véritables restant dans la cadre local que nous nous sommes tracé.

La terre béarnaise n'est certes pas isolée au point de n'y trouver que des croyances et des pratiques strictement originales. Des vallées pyrénéennes aux Landes de sable et de pins sombres, et plus loin aux coteaux d'Entre-deux-Mers, c'est toujours le même peuple avec le même esprit et des moyens identiques; seule une évolution de détails amène quelques variantes.

Partout les secrets de l'art de guérir étaient et restent parties essentielles du patrimoine ancestral, celles dont les générations successives se sépareront avec le plus de difficultés.

Nous consacrerons un chapitre de notre travail à la superstition en général et en particulier à la sorcellerie, cherchant ainsi l'origine possible des maladies, et nous énumérerons ensuite quelques traitements populaires choisis parmi les plus originaux, laissant de côté l'étude approfondie des charlatans et rebouteux du pays ne présentant aucun intérêt ni pour le folklore ni pour le médecin, leur vile besogne n'étant que basse tromperie.

CHAPITRE PREMIER

Faire une étude de la superstition dans notre pays est chose difficile, et ceci pour deux raisons : parce qu'elle tend à disparaître, et ensuite parce que la superstition est un sanctuaire presque fermé, une chose cachée.

Les spécialistes opèrent en cachette pour ne pas dévoiler leurs secrets et quelquefois pour se soustraire à des poursuites judiciaires lorsque leur métier devient une escroquerie; leurs disciples, sur la recommandation qui leur a été faite ou bien parce qu'ils craignent la moquerie des autres, ne disent rien.

Tout comme la plupart des hommes anciens et modernes, le Béarnais est superstitieux. La superstition n'est donc pas localisée en Béarn, et il ne faut pas se figurer qu'elle est de nos temps. La superstition a une antiquité des plus respectables et a exercé dans tous les temps un empire incontestable sur tous les peuples. Ce qui a vécu il y a dix ou vingt siècles dans les salons de Paris ou dans les rues de Rome, provenant souvent des peuples les plus reculés, se trouve encore dans le fond de nos campagnes.

Nous allons étudier les principales superstitions que l'on rencontre très nombreuses dans notre pays du Béarn, principalement chez le paysan, qui est l'élément le plus important et presque exclusif de la société de la région.

*
* *

Le grand pontife de la superstition, celui qui la domine, c'est le sorcier ou la sorcière, les hommes n'ayant pas le monopole de cette charge, bien au contraire.

Ce personnage à multiples talents et ruses a été particuliè-

rement bien étudié par M. J.-B. Laborde, curé de Bruges, dans son ouvrage intitulé les *Brouches*. Nous lui emprunterons beaucoup dans l'élaboration de ce chapitre.

Les noms les plus anciens qui désignaient les femmes sorcières, *posoères* et *jaytilhéres*, on aujourd'hui disparu en Béarn. On désigne d'une façon plus moderne les sorcières sous le qualificatif de *pousouères*, mot dérivant de *pousou* (poison), de *sourcières* ou de *brouches*, ce dernier nom leur venant du fait qu'elles fréquentaient en général les lieux couverts de broussailles (en béarnais « *brouchague* »).

Certaines localités béarnaises avaient la mauvaise réputation d'être infestées de sorcières : Arette, dans la vallée de Barétous, au ^{xvii}^e siècle; la vallée d'Aspe, Oloron, Ogeu, Lembeyre, Nay, etc.

De multiples sobriquets béarnais bien conservés actuellement nous rappellent ces faits.

Du côté d'Oloron, quand la pluie tombe et que le soleil apparaît, on dit souvent :

*Quoan plaù y hé sou,
Las brouches que ban ent' Aulourou.*

(Quand il pleut et qu'il fait soleil, les sorcières s'en vont à Oloron.)

Près de Navarrenx, à Gurs, hommes et femmes sont mal jugés :

*A Gurs
Que soun touts sourciès ou boulurs.*

(A Gurs, tous sorciers ou voleurs.)

A Igon, près de Nay, les femmes seraient toutes sorcières :

*A Igoun
brouches toutes y soun.*

Le sorcier jouit de pouvoirs multiples et variés, et cette supériorité lui vient de plusieurs chefs. Soit qu'il ait été initié aux secrets de sa science par son père ou sa mère; soit qu'il ait fait un pacte avec le démon, celui-ci lui ayant

cédé une partie de son pouvoir; soit qu'il soit doué et possesseur d'une investiture diabolique qui lui permet d'opérer des prodiges; ainsi pensent les habitants de nos campagnes.

Plus simplement, il s'agit souvent d'un individu qui a eu sous les yeux les traités de magie du Grand ou du Petit Albert, qui ont infesté le Béarn vers 1700, et, fort des secrets acquis, fasciné par les horizons nouveaux qui s'ouvraient devant lui, s'entourant d'un mystère favorable, il est devenu sorcier...

Le sorcier, tout d'abord, devine les choses, il est devin. Dire l'avenir, la bonne aventure, c'est « *tira l'escope* », et la sorcière qui a cette spécialité est nommée, du côté de Pontacq et de Bruges, « *l'escoupère* ».

On va chez lui pour savoir les motifs de ses actions, pour savoir ce qui doit arriver dans telle ou telle circonstance. Devant son naïf client, le « devin » fait appel à son expérience, à ses ruses, à ce qu'il apprend ou qu'il savait déjà de son visiteur, et il n'est guère embarrassé pour tomber à peu près juste, au grand ébahissement de tous. La mise en scène est de rigueur : grand livre consulté avec réflexion (alors que souvent le sorcier ne sait pas lire, et peut se faire surprendre à lire les caractères à l'envers); paroles sentencieuses, il paraît vraiment rendre des oracles...

Mais le sorcier est aussi et surtout celui qui a le pouvoir de jeter un sort, de nuire aux hommes en leur donnant la maladie, en les frappant dans ce qu'ils possèdent : basse-cour, bétail, récoltes, et c'est surtout ici qu'il nous intéresse.

De nombreux écrits relatent les méfaits de cette secte redoutable et parlent des pouvoirs qu'ils possèdent.

Lambert Dancau, professeur à l'Université protestante d'Orthez, à la fin du xvi^e siècle, nous dit : « Et quant aux hommes, il est trop notoire qu'ils peuvent estre empoisonnez et ensorcellez par les sorciers; car tous les jours nous le voyons. De faist, ces misérables sorciers ou tuent les uns, font et tiennent les austres malades et en langueur, taris-

sent et assèchent le lait des nourrissons, donnent une maladie de cholique, d'estomach, de teste, de pieds, de paralysie, d'apoplexie, d'enflure et austres maladies que ni eux, ni autres ne coignoissent, non pas mêmes les médecins; et le donnent ces meschans tant aux femmes qu'aux hommes, tant aux grandes personnes qu'aux petits enfants, selon que leur colère et despit contre quelqu'un les pousse, etc. »

La paroisse de Luc, près d'Oloron, était le quartier de Béarn le plus renommé pour ses sorcières. Entre autres maléfices, elles avaient communiqué aux gens « une maladie inconnue des vieux médecins que les jeunes ne savaient guérir non plus, dont la symptomatologie se résumait au fait que ceux qui étaient atteints faisaient des cris semblables à ceux des chiens qui aboient et qui traînent la voix comme s'ils chantaient ».

Le maléfice sort charme, tout mal mystérieux pouvant être donné par le sorcier est le *mau-dat* (mal donné), le *mal d'encontre*, ou encore, en Béarnais, *l'encountre*. Cette notion de mal donné est d'ailleurs commune à de nombreuses provinces de l'ancienne France.

A côté de ce mal extra-naturel existent des maladies contractées normalement : *u mau qui bié de Diu* (un mal qui vient de Dieu), ou : *u mau de nature* (un mal naturel).

Les moyens de communiquer *l'encountre* sont très divers.

Les sorcières en Béarn ont le mauvais œil, comme partout; les débats de sorcellerie rapportés dans les *Remontrances et Arrêts* du président de Gassion, vers 1609, à Pau, nous disent que Marie de Sansarrie, femme de Ramonet de Solu, sorcière, avait « regardé » sa voisine Quitteyre; celle-ci fut aussitôt saisie d'une douleur qui l'étourdit et la tourmenta jusqu'à ce que Jeanne de Lacoste, « femme entendue en de telles fascinations, fit résoudre le charme au moyen de certaines prières ».

Un simple regard de sorcière suffit donc pour jeter un mauvais sort sur quelqu'un, provoquer chez lui une maladie grave, mais encore le mauvais œil est craint du paysan béar-

nais pour les couvées qui seront manquées, pour les marchés qui ne leur seront pas favorables... Aussi, si quelque déboire arrive à la ferme et qu'on ait vu une femme suspecte passer sur la route, qu'on ait éconduit une mendiante quelconque, inutile de chercher trop loin l'étiologie de tout malheur. A-t-on eu dispute avec quelqu'un, et ce dernier a-t-il proféré de mauvais souhaits, si un membre de la famille tombe malade, on attribuera son mal à ces mots de malédiction prononcés par l'individu, qui sera alors sorcier.

Le conseiller de Lancre, du Parlement de Bordeaux, qui s'occupa au commencement du ^{xvii}^e siècle de la sorcellerie dans le Labourd, et qui en faisait une importation du Béarn, nous dit, d'après un procès, comment doit être également craint l'attouchement par les sorcières : « Une sorcière toucha le bras d'une femme en sortant de l'église, le bras devint comme mort »; une autre sorcière « avait chargé le haut mal par son seul attouchement à un fort honneste homme ».

Mauvais œil, mauvais souhaits, attouchements, tels sont les principaux moyens d'action de ces terribles sorciers. Mais il en existe bien d'autres : un objet placé à un endroit quelconque ramassé ou simplement touché peut créer de graves ennuis; un fruit peut être un véhicule de sortilèges. La pomme reste toujours le dessert favori de la sorcière, et les pays de pommes sont des pays de sorcières. Une Ordonnance des jurats d'Oloron-Sainte-Marie dit, en 1677, que : « Inhibitions et défenses sont faites à toutes marchandes de fruits et revendeuses habitant dans la dite ville de s'ingérer dans la vente des fruits, sans avoir au préalable apporté un certificat de Monsieur le Recteur ou de son Vicaire attestant qu'elles n'ont pas été ni ne sont accusées de sorcellerie. »

L'absorption de poudres mystérieuses fabriquées le soir du Sabbat et la prononciation des formules magiques sont encore de très mauvais augure pour les gens visés.

De Lancre parle souvent des poudres des sorciers, et, entre

autres exemples, nous dit qu'à Amou le mal dit de *Layra* fut communiqué à plusieurs personnes vers le ^{xvii}^e siècle au moyen de certaines poudres.

Si les sorcières peuvent frapper quelqu'un de haut mal, elles peuvent aussi envoyer aux hommes le *bisatgle*.

Ce mal porte différentes appellations, comme nous le montre un manuscrit personnel provenant d'un vieux guérisseur des environs d'Orthez : *bizerent*, *bisagle*, *visastre*, ou *mau bisar*, qualifient un même effet d'un mauvais sort.

Cet espèce de charme peut s'attraper dans l'eau, dans les bois, en dormant, en mangeant; en étant couché ou simplement approché. Il consiste en un grand mal de tête, la perte totale du sens de la direction, et la victime peut ainsi errer des nuits entières dans la campagne avant de retrouver sa demeure. Il s'agit en somme d'une amnésie passagère, et les anecdotes abondent à ce sujet.

J.-B. Laborde raconte l'histoire de deux individus qui allèrent trouver un sorcier célèbre d'Abitaïn, près de Sauveterre, avec l'intention de rire un peu de ses décisions. Ce dernier s'en aperçut, se vengea en les frappant du *bisatgle*; ils s'égarèrent au retour et errèrent bien longtemps, se retrouvant en fin de compte devant la maison du sorcier, qui les réprimanda vertement.

Lespy raconte l'histoire de deux braves pandores d'Arzacq, qui conduisaient en prison à Orthez une voleuse réputée sorcière. Les gendarmes restèrent insensibles aux prières de leur cliente, qui leur demandait sa liberté et qui les prévint qu'ils se repentiraient de leur conduite. Mais au retour nos représentants de la loi ne purent retrouver leur chemin, tournant longtemps autour de l'église de Morlanne. Ils pensèrent en riant aux paroles de leur victime du matin, et, forts des prérogatives de leur charge et de leur uniforme, n'attachèrent pas de valeur à ce verbiage de vieille comère. Mis au courant de cette aventure, les esprits bien pensants de la région savaient, eux, de quoi il s'agissait : la sorcière pour sûr leur avait donné le *bisatgle*,

A côté du sorcier devin, du sorcier jeteur de sorts, il y a aussi le sorcier médecin.

Il n'a pas de spécialité, il les a toutes, on va chez lui pour la plus petite indisposition, mais aussi pour la maladie grave. L'esprit populaire voit en effet dans toute maladie des symptômes mystérieux. Toutefois, nous l'avons dit, deux sortes de maladies existent : les maladies naturelles et les maladies extra-naturelles. Avons-nous affaire à la première catégorie, le sorcier donnera quelques remèdes avec des herbes, quelques onguents dont il dit avoir seul le secret, mais aussi des potions ridicules et souvent très difficiles à avaler.

Si la maladie vient d'un maléfice reconnu et soupçonné, *que's cau boudya* (il faut se bouger), diront les parents ou amis du patient, ce qui signifie qu'il faut aller consulter la *brouche*, qui possède des pouvoirs occultes.

Seule la charmeuse elle-même pourra guérir sa victime, ou bien un sorcier dont la puissance est supérieure à celle du jeteur de sort.

Quelquefois, on était obligé de rechercher la femme qui avait jeté un mauvais sort. Plusieurs procédés bizarres étaient utilisés; un de nos manuscrits en renferme de nombreux, et l'un d'eux, intitulé : *Secret pour faire venir un sorcier ou une sorcière qui a donné le mal aux gens et aux bestes*, nous dit textuellement :

Prenez neuf clous tous neufs, neuf éguilles toutes neuves, faites le paiement au marchand de tout ce que vous demandera, acheter un cœur et courade (poumons) d'un bœuf ou de vache; dans ce cœur et courade, enfoncez-y cinq clous et cinq éguilles, le tout en formant un signe de croix, et disant l'oraison suivante; d'abord après metant courade et cœur dans un pot nouveau qui n'a jamais servi avec de l'eau jusqu'à bout et le mettre au feu, de le faire bouillir jusqu'à consommation finale.

L'oraison à dire à chaque clou ou aiguille plantée dans le cœur ou dans les poumons commençait par :

Esprit malin quel que tu sois, qui a donné le mal au N...,

je te commande de la part du Dieu vivant et de tous les Saints et Saintes de la Cour Céleste qui se réjouissent dans le Paradis et de tout ce qu'il y a de plus saint et secret dans le monde, que tu sois obligé de comparaître pour tuer le mal à ce véritable serviteur de Dieu, ou autrement qu'il soit fait que ton cœur et courade vienne brûler dans ce feu...

Si par hasard le sorcier ne venait pas, il fallait, dit le manuscrit : *Redoubler les oraisons, mettre tous les autres clous et aiguilles dans la « courade » et dans le « cœur », et ceci devait être fait entre la neuvième heure du soir et jusqu'à minuit.*

Comment reconnaîtra-t-on un malade atteint du *mau dat* ? il commettra des excentricités, se trouvera souvent sous l'influence d'accès de délire ou de folie, poussera des cris bizarres, montera aux arbres, il sera « comme possédé du démon ».

On aura alors recours à certains sorciers doués du pouvoir de guérir tel ou tel mal spécial, ou à certains phénomènes qui, sans être sorciers avoués, seront pourvus du *dou* (don), en particulier le *sétou*, ou septième enfant mâle d'une même famille; même la septième fille aurait, d'après certains, mêmes pouvoirs que les hommes.

Un camarade béarnais nous raconta souvent qu'une sienne tante septième fille d'une nombreuse famille avait grand pouvoir de guérisseuse et portait la marque classique de son don mystérieux : une tache cutanée blanchâtre ayant la forme d'une fleur de lys.

Mais deux procédés particulièrement énergiques permettaient la guérison des ensorcelés : *l'escouminye* et la *messe de Sent-Secari*.

Par *l'escouminye*, on transférait, grâce à des sentences spéciales et avec l'appui financé d'un personnel qualifié, la maladie de la personne atteinte à une autre personne.

Procédé peu altruiste, certes, surtout que la malade choisissait souvent son successeur, et ce dernier était condamné à dépérir, *sau*f intervention d'un sorcier avec puissance supérieure, qui passait le mal à une tierce personne.

Ce procédé est peu connu dans le Béarn; il était beaucoup plus utilisé dans les Landes, comme d'ailleurs le suivant.

La *messe de Sent-Secari* tient son appellation du fait qu'elle avait le pouvoir de faire sécher un ennemi ou un sujet qui voulait ou provoquait du mal.

Menacer quelqu'un d'une messe de Sent-Secari, c'est le plus grand malheur qui puisse lui arriver, et, pour la faire dire, si on pouvait trouver un prêtre complaisant pour s'en charger, on aurait donné les honoraires les plus exagérés.

Parfois encore, mais rarement, le clergé est sollicité pour une telle messe; il éconduit généralement son client, évitant la damnation certaine. D'ailleurs, cette messe est très spéciale : elle doit être dite à l'envers dans une église à moitié démolie, à minuit, en rouge, avec sept cierges et avec, comme spectateurs, chouettes et crapauds de préférence...

Cette messe était désignée en Béarn sous les noms de *misse de Sequerre* ou *Secqère* ou *Secatibe* dans la région d'Orthez.

Souvent enfin un sorcier consulté au sujet d'un mal mystérieux ne manquait pas de visiter le lit du patient.

Dans nos campagnes, en effet, le crin est peu connu dans la confection des objets de literie, et si l'oie fournit aux gourmets quelques confits et foies bien doux au palais, elle donne aussi du duvet très favorable aux longs sommeils hivernaux de nos paysans. Oreillers, traversins, couettes, bourrés de ce mol ingrédient, peuvent quelquefois renfermer par accollement des masses à formes bizarres : couronnes, croix, etc., voilà souvent l'origine du sortilège.

On fera alors brûler ces plumes à minuit à un croisement de chemins, et ceci en grand mystère; inutile de chercher plus loin l'origine de ces petits tas de cendres noirâtres que l'on trouve encore le matin aux carrefours.

Ce procédé était pratiqué en Béarn dès le xviii^e siècle; le curé d'Arette nous dit en effet en 1671 :

« Ils » (les sorciers) donnent des maladies de langueur, en fourrant dans les matelas, oreillés, ou lits de plumes,

des figures de serpent, crapaux, couronnes, cœurs, bras, jambes, etc., faites de plumes entrelacées et collées ou fichées dans de la cire ou argile, mais avec tant d'art qu'il serait presque impossible de les défaire; et le seul moyen de guérir est de faire brûler les figures. » (Lespy.)

*
**

Ces *brouches* auraient-elles donc un pouvoir mystérieux contre lequel toute lutte prophylactique serait totalement impossible ? Pouvions-nous prévenir avant de guérir ?

Pour engager un combat avec ces forces occultes, il fallait d'abord pouvoir reconnaître les sorcières.

Les sorcières désignées comme telles par les voisins sont en général des femmes d'un âge avancé, intelligentes, laborieuses, rapaces, menant bien leurs affaires, ayant quelques biens au soleil. A côté, l'individu paresseux aux affaires sans réussite aime mieux attribuer à une cause supérieure, cachée, une telle prospérité et se rejette sur ce mot : sorcière.

La jalousie créait ainsi beaucoup de sorcières; il fallait discerner celles qui vraiment faisaient la preuve de cette qualité néfaste...

La sorcière porte souvent à l'œil une marque en forme de patte de crapaud. On dit en Béarnais : *qu'a pates à l'œlh* ou *qu'a u crepaut à l' l'œlh*.

En réalité, d'après de Lancre, un enfant voué à la sorcellerie est égratigné par le diable « avec le bras gauche et les ongles de la main senestre; et tout aussitôt, prenant une épingle d'or faux, il les marque le plus souvent dans le blanc de l'œil gauche et leur imprime une marque qui semble un petit crapaud. »

Les sorcières de Biarritz portaient toutes cette marque d'un crapaud à l'œil gauche.

Mais là n'était pas le seul signe des sorcières; elles recevaient aussi du démon, leur maître, un crapaud en gage; ce batracien était souvent costumé, habillé de rouge par

exemple, et les sorcières étaient chargées de les traiter avec soin, « les garder avec soing, les faire paistre, les allaiter et tenir en délices » (de Lancre).

Ces crapauds n'étaient d'ailleurs que des démons déguisés et le plus souvent étaient logés dans des pots de terre neufs.

Le curé d'Arette, dans la relation dont il a été déjà question, nous raconte qu'une sorcière était venue le trouver pour se convertir et qu'elle avoua posséder un crapaud.

« Je luy demanday où il estoit; elle me dit qu'il estoit hors de la maison, sous des pierres. Je lui dis qu'en la saison où nous estions on trouvait souvent des crapauds sous les pierres, mais qu'elle me dist où estoit celui qu'elle nourrissoit. Elle me répondit qu'il estoit sous une telle pierre, en tel endroit, que je verrois que ce n'étoit pas un hasard... J'allay avec elle et plusieurs tesmoing à l'endroit qu'elle m'avait marqué, qui estoit tout près de sa maison. Dès qu'elle s'en approcha, elle appela tout haut son crapaud, le nommant Jean; à sa voix et à ce nom le crapaud sortit de dessous la pierre, et alla vers elle; mais voyant d'autres gens auprès d'elle, il se remist sous la pierre, d'où elle le tira. Je le fis brusler publiquement sur la place après avoir béni le feu. »

Méfions-nous donc des femmes qui possèdent un tel commensal; ce seront presque à coup sûr des sorcières. Ces crapauds jouissaient au xvi^e siècle d'une réputation de bêtes venimeuses; les poisons les plus dangereux étaient fabriqués au moyen de cet animal par les sorcières.

Des mixtures invraisemblables avec crapauds, œufs couvés, lézards, cervelles d'enfants, araignées et autres ingrédients bizarres étaient fabriquées les soirs de sabbat, comme nous le décrit de Lancre dans son étude sur la sorcellerie des Basques.

Le poète Fondeville de Lescar nous montre que les sorcières béarnaises opéraient de semblable façon.

*Quauqu'u m'ha dit à jou que sus u punh de sou,
Eres lou hen picha per ha pousou mourtau :
Aquet negre pousou las pousoeres dannades,
Haran, puisx tbalà à las praubes maynades,*

(Quelqu'un m'a dit que, sur une poignée de sel, elles le (le crapaud) font pisser pour faire du poison mortel. Ce noir poison, les sorcières damnées le font ensuite avaler aux malheureuses jeunes filles.)

En 1882 encore, Adèle Chastain, sorcière béarnaise, déclarait au Tribunal de Lisieux qu'elle guérissait le « mal fait » à l'aide du « crapaud conjuré ».

Les sorcières portaient encore d'autres marques en divers points du corps; la marque était la preuve la plus certaine que la suspectée pratiquait *le sourciérumi* et qu'elle avait fait un pacte avec le démon. Cette marque était en général une zone d'anesthésie cutanée ou profonde, et certaines personnes étaient spécialisées dans la reconnaissance des sorcières.

Le sieur de Gassion, de Pau, médecin, fut chargé en 1623 de la visite des sorcières. Il recevait « trois livres quatre sous après quatre séances faites pour avoir assisté à la visite de trois sorcières du lieu d'Arance, qui étaient détenues prisonnières suivant l'arrêt de la Cour ».

Le procédé le plus simple de recherche consistait à enfoncer des épingles en divers points du corps de la femme soupçonnée; si une zone était insensible, la preuve était suffisante. Toute pithiatique était donc à ce moment-là sorcière !

En 1663, en Béarn, un certain individu nommé le Hugon se vantait d'avoir la propriété de connaître les sorcières en soufflant sur les yeux des personnes. Il disparut après avoir abusé avec effronterie de son « don » présumé et avoir fait condamner de nombreuses et honnêtes femmes.

En 1670-1671, un jeune tisserand de Lescar, Jean-Jacques Dubaqué, fit condamner plusieurs personnes qu'il accusait d'être sorcières à cause de certaines marques imprimées par

le diable au visage et à l'œil gauche. Imposteur reconnu, il fut conduit à Paris, séjourna à la Bastille et finit aux galères (H. Barthéty).

Au xvii^e siècle, Fondeville parle des marques des sorcières :

*Lous pousouers son mercatz autour de las eschères,
Et las hemnes qui son semblablementz pousoères,
Ou bien en autre part, et par atau eds han,
Misérables qui son, la merque de Satan.*

(Les sorciers sont marqués autour des aisselles, et les femmes qui sont pareillement sorcières, ou bien en autres endroits et aussi eux portent, misérables qu'ils sont, la marque de Satan.)

*
* *

D'autres procédés pratiqués par le paysan et moins scientifiques permettaient d'affirmer en Béarn si une personne suspecte était une véritable *pousouère*.

Un moyen classique consistait à *ha bira lou sedas*, faire tourner le tamis. Cette façon d'agir est des plus antiques et des plus simples. En un point du cercle de bois qui entoure le tamis, on fait, s'il n'y est déjà, un trou suffisant pour laisser passer les deux tiges d'une paire de ciseaux fermés. Les anneaux des ciseaux sont extérieurs au tamis et servent à la suspension de l'appareil, deux bouts de doigts sont suffisants. Ainsi est constitué un véritable pendule qui ferait envie à nos radiesthésistes modernes...

On cite alors le nom des personnes en employant certaines formules. Ainsi, à Bellocq, d'après M. Lalanne, on faisait tourner le tamis en disant : *Per Sent Pé e per Sent Pau si N... ey sourcière bare bare sedasset*. (Par saint Pé et par saint Paul, si N... est sorcière, tourne tourne petit tamis.) Si le tamis tournait sur le nom désigné, la coupable était identifiée.

Les sorcières fréquentent l'Eglise, et il est facile de les y

surprendre. Que le prêtre oublie par mégarde de fermer le missel après le dernier évangile, à la fin de la messe, les sorcières sont clouées sur place et ne peuvent sortir qu'à reculons, sans toutefois dépasser le bénitier.

Une feuille de *treü* (trèfle sauvage) jetée dans le bénitier empêche les sorcières de sortir de l'église dans la vallée de Barétous. A Maslacq, à Sauveterre-de-Béarn, une gousse de petits pois ou de fèves cueillie le matin de la Saint-Jean contenant neuf grains et jeté dans l'eau bénite frappe de stupeur toutes les dévotes sorcières.

*
**

L'imagination populaire n'a pas été moins fertile dans le choix des expédients permettant de prévenir les maléfices des sorcières. Objets, plantes, sentences diverses, sont autant de talismans précieux dans certaines mauvaises rencontres ou certains mauvais voisinages. En présence d'une sorcière, le meilleur moyen de l'éloigner est de faire la figue, *Ha la Higue*, geste très ancien de toute l'Europe latine, qui consiste à placer le pouce entre l'index et le majeur. Avec ce geste doivent être prononcées des phrases convenables. A Salies, à Garlin, on disait : *Moun anyou què-t surbelhe* (Mon ange te surveille); à Lembeye : *Si es sourcière hè té-m en darré* (Si tu es sorcière, va-t-en loin de moi).

Cette *figue*, cette image, était même suspendue au cou des enfants, telle une amulette pour les protéger contre tout charme. Ceci nous fait penser d'ailleurs aux divers talismans qu'Apollonius de Tyane, médecin grec, ou, plus près de nous, Paracelse, au xiv^e siècle, avaient coutume de prescrire à leurs malades et qu'ils faisaient porter de la même manière.

Quand une personne suspecte offrait à boire ou à manger, une petite partie était jetée à terre préventivement en disant le plus bas possible :

*A l'endarré so de maudit,
Nou preni que lou bénédît.*

(En arrière ce qui est maudit, je ne prends que ce qui est béni.)

Le signe de croix est particulièrement craint des esprits malfaisants. Barthéty raconte que « deux jeunes gens étant allés à la chasse du côté de Bedous rencontrèrent une vieille femme qui passait pour sorcière. L'un d'eux, qui était de l'endroit et qui la connaissait bien, fit à dessein un grand signe de croix. Aussitôt la femme tomba à la renverse, se vautra par terre et s'agita plus d'un quart d'heure comme si elle avait une attaque d'épilepsie ».

Le fenouil *fénouilh*, *fenoulhete* ou *ihoulh* cueilli la veille de la Saint-Jean est une plante qui chasse les sorcières.

Les plus superstitieux de nos paysans cultivent le fenouil et à la *halhère* de la Saint-Jean (feux de Saint-Jean), c'est avec des poignées de fenouil que l'on saisit les bouts de bois charbonneux qui augmenteront son pouvoir (Simin Palay).

Le fenouil sera placé dans les trous des serrures, sur les portes, dans les appartements. Est-ce son odeur forte qui chasse les mauvais esprits ou bien doit-on accepter une autre explication ? Les sorcières voulant pénétrer dans les maisons où se trouve du fenouil la nuit de la Saint-Jean doivent en compter le nombre exact des folioles minuscules; cette opération est impossible ou trop longue, le premier chant du coq les surprenant en plein travail et les obligeant à se retirer.

La vertu préservatrice de cette plante était même utilisée par un fameux sorcier des environs de Lagor, qui ordonnait son usage pour le mal donné (enquête Lalanne).

L'armoise *artémise* ou *eschén* servait aussi contre tout charme; on dit en Béarn, pour montrer l'utilité de cette plante :

*Passe-t dé camise,
Mey leü qué d'artémise.*

(Passe-toi de chemise plutôt que d'armoise.)

Le millepertuis, *triscayran*, l'Orpin, *herbe de la Bierye*

(Lespy) ou *coulhou dé gat* (S. Palay), la sauge, la verveine, le romarin, le buis, etc., en dehors de propriétés curatives reconnues, ont également des puissances mystérieuses.

Jeter une pincée de sel dans le feu si l'on entend le cri de la chouette, mauvais présage certain, ou le chant nocturne d'un coq, avertisseur du passage d'une sorcière, est un bon moyen pour faire détalier du voisinage le mauvais esprit rôdeur :

*Dé la cabèque, crit n'ey mourtaü ;
Si yètes au hoc u pugn de saü.*

(Le cri de la chouette n'est pas mortel, si tu jettes au feu une poignée de sel.)

Placer un enfant dans un crible en peau percé de trous, *ségouné*, durant son sommeil, à Louvie-Juzon, était le mettre en sauvegarde certaine contre la sorcière obligée de compter les trous, opération trop compliquée, avant d'agir de néfaste façon.

Pour préserver une maison en construction des futures malédictions, un pot de terre *boutarre*, plein d'eau bénite, était enchâssé au faite de la bâtisse, ou bien un coq, grand ennemi du démon, était emmuré vivant.

*
* *

Les sorcières de la région investies d'un même pouvoir diabolique se devaient de se réunir souvent : le Sabbat était l'assemblée nocturne des sorcières, assemblée présidée par Satan et ses démons. Cette réunion se faisait en général le samedi soir ; sa modalité a été décrite maintes fois, des gravures même la représentent avec beaucoup de détails, nous n'insisterons guère sur cette croyance trop générale dans notre pays.

Les sabbats les plus fameux étaient certainement ceux des sorcières basques, décrits par de Lancre, et dont le principal se tenait à la Rhune, près de Saint-Jean-de-Luz.

En Béarn, nous trouvons peu d'histoires de sabbat, mais les lieux de réunions sont nombreux quand même. A Salies-de-Béarn, le pont *d'Abise t'y* (près de la gare), la Pène de Mu, colline située entre Salies et Sauveterre, étaient témoins de ces ébats sataniques (S. Trébucq). Au Coût, près de Salies, le Sabbat se tenait autour d'un certain chêne : *le Cassou de Sent Simis*. A Sauveterre, dans la vallée de l'Ouzom et la vallée d'Ossau, de nombreux points de ralliement sont encore signalés.

Un poète béarnais, A. Peyret, a décrit le sabbat dans un conte : *Arcencan de Bournous* ou *Lou counte de las brouxes*. Description littéraire inspirée des traditions populaires, il montre comment les sorcières se rendaient au sabbat.

Las hemnes s'untent u chiquét

Débat lous bras et las eschères

.....

Et qué partin tout dret

Catsus la chemineye.

(Les femmes se frottent un peu avec l'onguent sous les bras et les aisselles... Et elles partirent tout droit au-dessus de la cheminée.)

La sorcière chevauchait toujours dans ses déplacements sur un bâton ou sur un balai, et une formule devait être prononcée pour la mise en mouvement. Ainsi, dans la région d'Orthez, le cri de départ était : *Pique pique en daban per dessus hoelhe* (Aiguillonne, aiguillonne, en avant par-dessus les feuilles).

*
**

Une autre croyance régionale, peut-être beaucoup plus vivante, est la croyance au *loup garou*. Le sorcier peut se transformer en loup, chien, ou tout autre animal grâce à une peau, *pèt*, ce déguisement étant beaucoup plus favorable à ses déplacements nocturnes et à la possibilité de ses mé-

faits. *Garou* viendrait de gardez-vous, et cette métamorphose est très anciennement connue. Souvent d'ailleurs il s'agit d'une victime d'un maléfice; c'est un sorcier victime de la peau, et il doit coucher au fond des fossés, embusqué derrière un arbre, attendre un passant pour le provoquer, combattre avec lui, et, s'il est vainqueur, reprendre sa liberté, sa victime malheureuse prenant sa succession. S'il est vaincu, il continue sa vie errante et belliqueuse.

Réussissait-on à blesser un *loup garou*, on apprenait le lendemain que tel voisin était malade et portait un pansement quelconque à l'endroit correspondant exactement à la blessure faite sur l'animal.

Les histoires de *loup garou* foisonnent, et les vieillards béarnais parlent encore de cette épopée récente et de bien durs combats. Un vieux de 90 ans, du canton d'Arzacq, contait il y a quelques mois à peine la lutte héroïque que jadis il avait eu à soutenir dans la lande de Mialos, contre le *loup garou* qui avait pris la forme d'un énorme chien de montagne. Le combat acharné dura jusqu'à l'aube. Le héros de l'aventure put enfin arriver à mordre la bête à l'oreille; le sang gicla, et l'animal disparut dans les premiers brouillards du matin. A quelques jours de là, le Yantet du hameau voisin qui passait pour détenir le pouvoir de se muer la nuit en *loup garou* promenait au marché d'Arzacq une oreille ensanglantée où la morsure humaine avait laissé des trous révélateurs.

Malheur donc au curieux, au fol envieux, qui, trouvant une peau, s'en recouvrait immédiatement : il était voué aux pires ennuis.

Rencontrer un *loup garou* était chose courante, trop peut-être ! Ne faut-il pas voir là les ruses de quelques facétieux paysans mettant sur leurs épaules à mode de manteau la peau de chèvre ou de chien qui ordinairement recouvre le joug des bœufs le jour de la foire ? Et combien sont nombreux les pauvres chiens errants de nos campagnes souvent peu grassement nourris qui rôdent la nuit derrière

quelque gibier alléchant ou autour de quelque poulailler mal fermé ? Une aventure survenue tout dernièrement à un brave paysan très superstitieux d'un village des environs d'Orthez, de nous bien connu, est fort instructive à ce sujet. Il habitait une maison sise à l'orée d'un bois, et une nuit il fut réveillé par des bruits de grognements, de froissements de feuilles sèches. Bondissant hors du lit, il va décrocher de la cheminée son vieux fusil à pierre toujours chargé, entrouvre prudemment une petite fenêtre et aperçoit un gros animal sans forme précise à vingt mètres de là. Pas d'hésitation possible, c'est un *loup garou*; il épaule, tire; à la détonation fait suite un cri bizarre, le mauvais esprit a été touché, et il s'enfuit. Notre homme, les jours suivants, se vantait de son exploit, tout le village sut l'histoire. Mais quel ne fut pas le désappointement de notre héros quand le jour du *pèle-porc*, chez le premier voisin, on s'aperçut que les jambons du plus bel animal étaient truffés de plombs vraiment des plus indigestes !

*
**

Nous avons ainsi passé en revue les principales superstitions du paysan béarnais. Nous pourrions dissenter encore longuement sur les croyances aux revenants, aux âmes des morts qui brillent sous forme de lumières dans les bois et dans les champs, aux bruits insolites et nocturnes des maisons dites hantées, les quelques pages de notre ouvrage n'y suffiraient pas... Nous pouvons nous demander si vraiment toutes ces croyances persistent encore. Certes, le modernisme chasse peu à peu les dernières sorcières, les ombres se dissipent. Mais il est encore çà et là quelques coins, quelques familles, où les *brouches* ont leurs adeptes et où le merveilleux persiste toujours. Les sorcières sont encore redoutées.

Peu de gens au retour d'une *espélouquère* (dépouillement du maïs) n'ont pas rencontré de *loup garou* après avoir écouté les narrations pleines de chaleur communicative des

gens de bonne foi, frappant les imaginations jeunes et paresseuses d'un auditoire prédisposé, plein d'une crédulité naïve ouverte aux contes les plus fantastiques et aux récits les plus invraisemblables.

Comment n'aurait-il pas ses légendes et sa superstition, ce pays de Béarn avec ses troublants halliers, ses forêts profondes, ses landes hérissées de touyas, ses nuits d'hiver redoutables et pleines de mystère, durant lesquelles un buisson est bien vite transformé en fantôme.

C'est bien ici que la terreur de l'inexplicable et le culte sacré du surnaturel pouvaient asseoir leur règne millénaire.

CHAPITRE II

Malgré l'emploi de tous les moyens préventifs énumérés dans le chapitre précédent, malgré les précautions prises pour éviter l'*encountre*, il peut arriver qu'on soit victime d'un mauvais sort, et c'est la maladie.

De tous les fléaux qui assaillent l'humanité, les plus redoutables sont sans contredit maladie et mort. La maladie qui arrête l'exubérante activité de la vie et donne à l'esprit inquiet les torturantes visions de l'anéantissement. La mort, la suppression de toute joie, l'éternel arrêt, la porte ouverte sur l'insondable gouffre.

Contre la maladie et la mort, de tout temps se sont ligués les efforts des humains; dans les prières aux dieux, les invocations aux forces mystérieuses, l'usage des vertus des plantes, toujours on a cherché une protection salutaire contre l'effroi de l'au-delà.

Durant de longs siècles, toute la médecine a résidé dans le trésor des formules populaires, et, aujourd'hui, encore nombreux sont ceux qui poursuivent en des pratiques plus ou moins magiques un remède et une consolation.

Pour guérir, en Béarn, on utilisera un ensemble de formules à caractère en général religieux, où seront invoqués les saints guérisseurs, et en même temps on usera de remèdes, de signes, d'objets, de plantes vertueuses, d'eau bénite. Ces formules de prières se nomment *prégans*, et agir de telle façon est *préganda*. Ces *prégans* se trouvent rarement, car ils ne sont pas livrés à tout le monde; J.-B. Laborde en a recueilli de nombreux dans un manuscrit déposé aux archives de l'Escole Gaston Phœbus, à Pau, datant de 1823 environ : le manuscrit *Sauqué*. Un manuscrit personnel, datant à peu près de la même époque, provenant, tout comme le

précédent, d'un guérisseur béarnais, en renferme de nombreux écrits, soit en français, soit en béarnais, suivis ou précédés de chapitres d'Évangile d'une façon souvent assez confuse. Mais ce même document est surtout composé de formules où il est question de conjurer le sort, le maléfice, qui a donné la maladie en cause. Le guérisseur qui le possédait était certainement une *escounyurayre* et ces écrits sont des *escounyuris*.

Les *prégans* écrits en dialecte béarnais sont rythmés en général, mais déformés et difficiles à déchiffrer, surtout pour nous, peu qualifiés dans un tel travail; aussi ne citerons-nous que les plus simples.

En plus de ces manuscrits, véritables recueils des connaissances de leurs propriétaires existent des cahiers ayant appartenu à des familles d'honorables paysans et où sont consignés les petits moyens d'action contre quelques maladies. Appris par la voie orale ou recopiés sur des traités de magie, ces conseils voisinent avec d'autres plus ordinaires sur la façon de faire le vin doux, ou le danger de sonner les cloches en temps d'orage. Nous puiserons ainsi quelques moyens de guérison populaires dans un tel ouvrage mis aimablement à notre disposition par M. Simin Palay, poète et auteur béarnais, et ayant appartenu à son propre grand-père.

Un guérisseur moderne d'Orègue encore en activité nous a enfin, indirectement d'ailleurs, fourni ses secrets; il n'hésite pas à publier un fascicule de douze pages vendu pour la modeste somme de cinquante centimes, portant un grand titre prétentieux : *Médecin par expérience*, et, en sous-titre : *Conseils, traitements pour hommes, femmes et enfants*.

Nous aurions voulu essayer de classer les remèdes populaires allant des plus compliqués aux plus simples, des formules païennes — ou religieuses — aux procédés plus scientifiques et plus compréhensifs. Cela nous a paru impossible, vu l'intrication constante de ces divers moyens. Nous nous contenterons donc d'une courte énumération des principales

pratiques médicales populaires, nous efforçant de la rendre le moins fastidieuse possible.

*
**

L'affection dont le traitement populaire en Béarn est le plus connu est certainement le zona, le *cindre*. Le cindre est considéré comme banal; mais on se méfie du zona thoracique, car, dit-on, s'il vient à former une ceinture complète autour du corps, la mort est presque certaine. Le paysan béarnais connaît bien cette douloureuse éruption vésiculeuse, et, quel que soit son siège, il n'hésite pas à passer à l'action. Le moyen de traitement est à peu près le même dans toute la région; le principe consiste à se faire porter sur le dos d'un individu qui a déjà été guéri de ce même mal. L'opération doit être faite après le coucher du soleil, à l'entrecroisement de quatre chemins, et ceci sans témoins. On utilisera les allées de son jardin ou encore le couloir de sa maison sur lequel donneront deux portes se faisant face, carrefours plus facilement cachés aux regards indiscrets.

On voit donc qu'il est presque inutile d'être sorcier ou guérisseur en titre pour être pourvu du *don* de traiter le *cindre*. Au principe déjà nommé s'ajoutent une mise en scène très curieuse et l'utilisation de *prégans* variant suivant les localités.

A Garlin, le malade est juché sur le dos du *prégandayre*, ceci à l'endroit convenablement choisi; ce dernier fait neuf pas, s'arrête et dit :

« *Qué porti you ?* (Qu'est-ce que je porte ?)

— *Lou cindre* », répond le patient.

Le porteur ajoute : « *Coum n'éy pas hère de bigou, Aci que pausi et qué descindri.* » (Comme je n'ai pas beaucoup de vigueur, ici je dépose et fais disparaître le zona.)

L'opérateur se retourne ensuite, refait neuf pas, recommence le dialogue, et ainsi à neuf reprises. Le patient, après cela, à genoux, récite quelques prières.

Le *setou* qui a eu le *cindre* jouit, du côté d'Orthez, d'une grosse réputation dans la guérison de ce mal. M. Lalanne décrit le rite usuel. Le malade est encore porté, mais attaché avec une ceinture rouge, la *cinte* de nos paysans, et le dialogue est le suivant :

« *Que porti you aciü ?*

— *Lou cindre.*

— *Cindre, cindre, sort d'aqiü, you quet bau da la cinte. »*

(Qu'est-ce que je porte ici ? — Le zona. — Zona, zona, sors de là, je vais te donner la ceinture.)

On fait alors un nœud au bout de la *cinte*, qui doit pendre devant la poitrine du guérisseur. Le chiffre neuf est toujours conservé, et cette opération est répétée trois soirs de suite, si nécessaire.

Du côté de Pontacq, le guérisseur tenait dans ses mains neuf baguettes de noisetier; à chaque pas, il déposait une baguette en demandant :

« *Que pausi you ?* (Qu'est-ce que je pose ?)

— *Cindre »,* répondait le malade.

Cette baguette était foulée du pied gauche par l'opérateur. Il retournait ensuite, ramassait un bâton, à chaque pas, en disant :

« *Que lhébi you ?* (Qu'est-ce que je lève ?)

— *Cindre »,* ripostait l'autre.

Les neuf baguettes étaient ensuite brûlées, pendant que le malade récitait des prières en nombre convenu. Si le mal était tenace, l'opération était répétée, et ceci neuf fois de suite, si cela était nécessaire.

Quel est le résultat de cette thérapeutique païenne ? Il est souvent nul, puisque la mise en scène doit être quelquefois répétée plusieurs jours, c'est-à-dire le temps normal de disparition des signes du zona; il n'en est pas toujours ainsi. Un praticien salisien me disait un jour qu'un de ses malades ayant un zona ophtalmique très douloureux, non calmé par les analgésiques habituels, s'était « fait porter » sans

l'en avertir. Le lendemain, il fut très étonné de trouver son client en train de vaquer à ses occupations, les vésicules du zona étant complètement desséchées.

Il ne pensa pas qu'il s'agissait d'un effet immédiat de sa thérapeutique et ne sut que plus tard qu'un concurrent avait à son insu collaboré très efficacement avec lui.

On guérit aussi le cindre à l'aide d'une plante nommée « *ausérole* »; il s'agit de la pulmonaire à feuilles étroites. On fait en général neuf petits paquets avec les feuilles de cette plante; on frotte le mal pendant neuf jours successifs en utilisant chaque fois un nouveau paquet et en récitant un *prégans* de circonstance. Ces petits paquets sont ensuite suspendus à la crémaillère, où ils sont consumés, leur temps de destruction correspondant à la durée du mal (manuscrit Sauqué).

D'autres nombreuses affections cutanées avaient attiré l'attention des guérisseurs. Une inflammation nommée *hoec saubatye*, en Béarn, très prurigineuse, et qui engloberait sans doute les mycoses, était traitée par de curieux procédés.

D'après le manuscrit Sauqué, il fallait mettre neuf charbons rouges de bois de verne dans une écuelle d'eau, tenir à la main une chandelle bénite, dire un long *prégans* et se laver durant neuf matins avec cette même eau.

Une autre pratique consistait à faire neuf paquets d'épis de blé, *cabelhs de roumén*, chaque paquet comportant trois épis, à les passer sur le feu en dessinant une croix, puis sur l'affection, en faisant également une croix, et à jeter ensuite le tout au feu.

La gale ou *prudère* comporte elle aussi plusieurs traitements. Avec le mélange d'huile et de soufre très connu de nos paysans, on pouvait utiliser une fois refroidie l'eau bouillante dans laquelle on avait jeté un serpent vivant.

Une pratique plus curieuse consiste à se rendre le matin de la Saint-Jean, avant le lever du soleil, dans un champ d'avoine, à se promener tout nu dans la rosée en évitant d'utiliser le même champ que tout autre galeux aurait uti-

lisé dans un même but de guérison. Durant sa promenade, le matinal nudiste doit réciter quelques formules :

*Neteye-m fort fresc arrous
Trobe quïn you soy galous, etc.*

(Nettoie-moi bien, fraîche rosée, remarque comment je suis galeux, etc.).

Les affections dartreuses, et peut-être le psoriasis, sont désignés sous le nom de *braguen*.

Pour guérir le *braguen*, à Garlin, on va trouver le guérisseur le matin. Ce dernier, qui doit être à jeun, met du sel dans le creux de sa main gauche, le fait fondre avec de la salive, en remuant avec l'index de la main droite; il frotte le mal, en faisant des figures en croix avec ce sel fondu, et fait dire au patient :

*Hastiau braguen qui es tant mali
Sies goarit douma à mati;
N'ayme pas goayre lou besi,
Que soy deyu de paà e de bi.*

(Dégoûtant *braguen* qui es si malin, sois guéri demain matin. Je n'aime guère le voisin. Je suis à jeun de pain et de vin.) (Barthéty.)

J.-B. Laborde a recueilli une formule de guérison de cette dermatose à Maslacq, en 1910. On frottait le *braguen* avec du sel avant le lever du soleil pendant trois matins consécutifs en disant :

*Brègue, brègue, brèquerou,
Tu es deyoat et you deyu
Coum l'arrous debat lou sou
La sente Bierye Marie
Boulhats-at Diu. Amen.*

(*Braguen, braguen, petit braguen, toi ayant déjeuné et moi à jeun, comme la rosée sous le soleil. La Sainte Vierge Marie. Veuillez cela, Dieu. Amen.*)

Le furoncle, ou *es lourounc*, ou *brullou*, possède un trai-

tement analogue. On fera des croix avec du sel fondu dans la salive au-dessus du furoncle, et on ajoutera, surtout si ce dernier est mal placé :

*Hastiau brullou, tant es malit,
Machant endret, t'as tu chausit
Pourtant meylèu de-t desplassa,
Hé lou service de creba.*

(Affreux furoncle, si envenimé, mauvais endroit tu t'es choisi, pourtant, plutôt que de te déplacer, rends le service de crever.) (Barthéty.)

Il semble, par mauvaise interprétation peut-être, ou parce qu'il s'agirait de la première manifestation d'un maléfice, que le furoncle des doigts, et certainement aussi le panaris, aient été dénommés *encountre*. Nous trouvons, en effet, dans un manuscrit, un remède pour l'*encountre* très curieux. *Il faut prendre un eux de poulle, le faire quire dans la vrase (cendre) jusqu'à ce qu'il soit dur et prendre un didau (dé) de sel, un peu de sel ammoniacq; mettre tout ensemble sur le mal rinte quatre heures ensuite pour le faire perser.* A cela, notre guérisseur, peu familiarisé avec l'orthographe, ajoutait un bouillon à prendre *per os*, confectionné à l'aide de plusieurs plantes : sapin, genièvre, feuilles de verne cueillies le matin de la Saint-Jean.

Un proche parent du furoncle, l'orgelet, « *auriou* » ou « *urzoù* », était guéri par neuf attouchements en forme de croix sur l'œil malade avec l'anneau nuptial d'une femme, trempé ou non au préalable dans l'eau bénite.

Les verrues ou *hicqs* ont été et sont encore diversement combattues. A côté des traitements simples par les plantes : jus de figes vertes, suc jaune de la chélidoine, *clarete*, feuilles de noyer avec lesquelles on frotte la tumeur en regardant la lune, existent de multiples moyens accompagnés de *prégans*.

Nous lisons dans un manuscrit la formule suivante : *Prenez une herbe qui se nomme « coste cabaig » (plantain) et*

prenez aussi saü de porc (axonge de porc) si est mascle, et si est femme say de trouye (axonge de truie) et pillés le tout ensemble et en mettez sur le dit mal sept ou neuf fois, cela guérira...

Ou bien, dans le même document, sous le titre : *Autre jaçon per lous hicqs* :

Sy es hicq, hicqs, hicqs, jou les conjuri per la part de Saint Pé et de Saint-Picq et de Saint-Phelip de tabe a seca, lou cap, las alles et las arradix, etc. (Si tu es verrue, verrues, verrues, je les conjure par saint Pé, saint Picq et saint Philippe, de aussi sécher, la tête, les ailes et les racines, etc.)

Un emplâtre fait de chèvrefeuille et de miel *cureira fort bien* la verrue avec cet *escounyuri*.

Un certain Jean Darrip, de Bedous, guérissait les verrues au moyen d'un *prégan* reconstitué par J.-B. Laborde, et où nous trouvons :

*Hicqs jamey nous crescats,
Toustem que deliats,
E biengats de la car a terris,
A terris ta la terre.*

(Verrues que jamais vous ne croissiez, que toujours vous dépérissiez, et deveniez de la viande à asticots, asticots pour la terre.)

Pour traiter le muguet des enfants cachectiques ou *mau palhé*, à Oloron, *passarie* dans le reste du Béarn, une curieuse combinaison est encore utilisée dans la région de Garlin.

On ouvre la porte de la volière et on fait passer neuf fois l'enfant par la petite trappe qui sert d'entrée aux poules en disant :

*Passe, passe, passerie
Pou hourat de la garie.*

(Passe, passe, muguet, par le trou de la poule.)

Th. de Bordeu, vieux médecin béarnais, a signalé qu'après ce manège on frottait la bouche des enfants avec la partie

blanche des érottes des poules; remarquons que cette partie blanche est composée en grande partie d'urates, et son action acidifiante sur les sécrétions de la muqueuse buccale devait être très favorable.

Le manuscrit Sauqué signale un traitement du muguet par des pousses de troëne, *berdet*, trempées dans du vin blanc et introduites dans la bouche des enfants atteints.

La fluxion dentaire, la vulgaire *chique*, désignée sous le nom de *mareye* (marée), sans doute à cause de son prompt développement et de sa résolution aussi rapides, analogues au flux et au reflux de la mer, possède son remède populaire en Béarn. Le moyen employé consiste à faire bouillir neuf petits cailloux dans un pot et à exposer la grosseur à la vapeur s'échappant de cette singulière infusion. Il y a quelques variantes suivant les localités :

A Maslacq, nous dit J.-B. Laborde, « on ramasse neuf cailloux à un carrefour, on les fait bouillir dans un pot avec du sel et des fleurs de sureau. Le pot est renversé dans un vase et on place sur sa partie postérieure un peigne, un dé et des ciseaux ! Enfin, on couvre avec un linge la partie malade et on l'expose à la vapeur qui monte du vase en répétant un nombre impair de fois :

Mareye dehore e bé déhéns

Boulhats-at Diu, la Sente Bierye Marie. Amen.

(Fluxion dehors et bien dedans, veuillez cela Dieu et la Sainte Vierge Marie. Amen.)

A Lucq-de-Béarn, le peigne, le dé et un couteau de poche doivent être placés à bouillir avec les cailloux dans un pot tout neuf pendant neuf heures. Puis on lave le mal avec cette eau pendant neuf jours.

Cette *mareye* pouvait d'ailleurs être évitée.

Quand on venait de se faire arracher une dent, un peu de sel placé sur le bandeau qui entoure la bouche ou bien dans la bouche était la meilleure prophylaxie, car au passage d'un ruisseau quelconque la *mareye* vous guettait.

Les brûlures sont traitées par les herbes de lavande, l'huile d'olive et la laine de mouton imbibée de suint. Des formules longues où sont invoqués de nombreux saints accompagnent ce traitement; on soufflera longtemps sur les brûlures et on ajoutera des prières.

Dans l'ulcère variqueux et autres plaies infectées, la poudre de crâne humain recueillie dans les cimetières sera souvent appliquée, et l'urine trouve également dans ce cas son indication. En frottant une plaie avec un linge imbibé d'urine, surtout si l'on doit entrer en contact avec l'eau, on doit éviter la *cangrène*.

La fistule, après lavage au vin chaud ou à l'urine d'enfant mâle, sera saupoudrée avec de la poudre de crapaud calciné dans un pot de terre; nous ne sommes donc pas bien loin des poudres de sympathie du Moyen Age, qui guérissaient plaies et ulcères !

La sciatique, le « *cranc* » des vieux béarnais, peut être guérie par celui qui a déjà éprouvé la même affection. Il fait coucher le malade à plat ventre sur le sol et passe neuf fois sur lui, en posant le pied aussi légèrement que possible sur le point douloureux, s'appuyant pour cela sur un bâton. Le malade doit dire chaque fois :

*Nau, se ditz lou nouste gat,
Sustout despuixz qui-m soy plegat
Mes desplega you-m boulèri
Passe-m dessus enta-m goari.*

(Nau, dit notre chat, surtout depuis que je me suis courbé; mais je voudrais me redresser; passe-moi dessus pour me guérir.)

Le chat cité dans ces phrases est utilisé d'une façon plus directe : sa peau fraîche, placée au point douloureux, est d'un grand secours, tout comme les mèches de fouet entourant le bas du tronc.

Les emplâtres avec glu et chevrotin, ou même celui utilisé dans les verrues avec miel et chèvrefeuille seraient également de grands sédatifs de la douleur.

Pour l'entorse ou *estoursedure*, la luxation, *desalougadure*, et les contusions de toutes sortes, on procède de la même façon que pour la sciatique : on se fait fouler (*houra*) et l'opérateur est le *hourayre*. Cette pratique est des plus anciennes et est signalée aux xvi^e et xvii^e siècles dans le Sud de la France. Th. de Bordeu nous dit à ce sujet : « *Houra*, fouler aux pieds, c'est une manœuvre dont on use dans les foulures. Le malade est étendu à terre, l'opérateur lui monte sur le corps et pétrit avec ses pieds l'articulation foulée. Il importe que l'opérateur soit une femme qui ait fait deux enfants à la fois... Un berger est aussi quelquefois un excellent *hourayre*, surtout s'il est né *coubert* ou coiffé de ses membranes. »

J.-B. Laborde signale qu'à Maslacq une mère de deux jumeaux guérit les contusions et foulures en posant un pied sur la partie malade, s'appuyant sur un bâton de noisetier et en disant :

Escharbigadure houri you
Coum dus enfans pari èy heyt you;
Escharbigadure èy you hourat,
Coum dus enfans èy you pariat.
La Sente Bierye Marie
Bouilhats at Dieu. Amen.

(Contusion je foule comme deux enfants j'ai mis au monde; contusion j'ai foulé comme deux jumeaux j'ai enfanté; La Sainte Vierge Marie, veuillez cela Dieu. Amen.)

A Barzun, du côté de Pontacq, une femme qui a eu deux jumeaux guérit l'entorse en passant neuf fois par-dessus le patient couché en posant son pied chaque fois au niveau de la lésion et en disant :

Que houri you ? (Qu'est-ce que je foule ?)
Estoursedure. (Entorse, répond le blessé.)

Un procédé plus scientifique pour traiter les foulures consiste à appliquer un emplâtre fait avec de la poix détrempée dans l'eau-de-vie, le tout étendu sur un morceau de cuir.

La perte de la vue chez le vieillard, amaurose passagère ou cécité progressive, est appelée *Malhe* dans le Béarn et désigne surtout la cataracte.

Les formules de guérison sont très diverses. Le manuscrit Sauqué fournit une description du rite le plus courant : il faut tenir une chandelle bénite à la main, réciter un long *prégans*, où l'on trouve en particulier cette phrase :

*Que dure la malhe à l'œlh,
Coun hé l'arrous daban lou sourelh. . .*

(Que la *malhe* dure à l'œil comme fait la rosée devant le soleil.)

Une croix est faite aussitôt sur le malade avec un doigt mouillé de salive.

Un autre procédé consiste à prendre neuf grains de blé et un verre d'eau. On frotte au niveau du creux sous-orbitaire de l'œil malade au moyen des neuf grains de blé pris un par un, ce geste étant accompagné de la récitation d'une formule assez semblable à la précédente. Après usage, chaque grain de blé est jeté dans le verre d'eau, et il faut, pour que le pronostic de guérison soit favorable, qu'une bulle d'air monte chaque fois à la surface du liquide. Cette opération est répétée neuf jours de suite, et ceci avant le coucher ou le lever du soleil.

A Sauveterre-de-Béarn, on utilise trois paquets composés chacun de trois *pieds* de trèfle sauvage, chaque pied ayant trois feuilles. L'opérateur, après avoir récité des prières, demande au patient :

Qu'as à l'œlh (Qu'as-tu à l'œil ?)

— *La malhe*, répond le malade.

Le guérisseur frotte l'œil du patient, trace une croix avec chaque paquet et dit :

Malhe dehors et bé dehens

Boulhats at Diu la Sente Bierye Marie. Amen.

(*Malhe* dehors et bien dedans, veuillez cela Sainte Vierge Marie. Amen.)

Les paquets de trèfle sont ensuite suspendus à la crémaillère et le temps mis à leur consommation correspond à la durée de la maladie (Enquête Lalanne).

« Pour le mal des yeux », sans plus de détail, nous trouvons un autre procédé employé par nos paysans, qui consiste à appliquer sur l'œil malade des feuilles de plantain « non mangées par les vers », nettoyées et chauffées. Ces feuilles doivent être laissées toute la nuit sur l'œil lésé au nombre de deux « appliquées par le dos en long, et si l'œil doit guérir, la feuille séchera, autrement non ».

Les scrofules ou écrouelles, *mau dou rey*, en béarnais, mal du roi ou de saint Louis, ont aujourd'hui leurs spécialistes concurrents des anciens rois qui avaient seuls pouvoir de guérison sur cette maladie, d'où son nom populaire d'ailleurs. Les *setous*, dont nous avons déjà parlé, ont le don de guérir les écrouelles par simple attouchement. A Salies-de-Béarn, un septième enfant est encore souvent consulté au sujet de ce mal. Il récite des prières spéciales, passe la main sur le mal, ou bien y fait des signes de croix avec son pouce imbibé de salive.

Une maladie assez confuse qui désigne, soit une dyspepsie chronique, soit une maladie de la rate, *le coulé* ou *escouledure*, est très à la mode dans nos campagnes. Ce serait une affection avec vomissements, perte de l'appétit et dépérissement général, désignée encore dans la vallée de Barétous sous l'appellation de *calé*, de *pruserou*, du côté de Navarrenx; sa description populaire correspondrait à l'ulcère ou au néoplasme gastriques.

Partout cette affection est attribuée au fait qu'un organe s'est décroché. A Navarrenx, on dit que *a sey biràt lou pruserou* (son *pruserou* s'est retourné). Il s'agira de relever cet organe ptosé et de raccrocher la poche gastrique à l'appendice xiphoïde, qui serait, d'après la croyance générale, son point d'attache normal. Il faut d'abord diagnostiquer ce *coulé*. Un procédé consiste à mesurer trois coudées sur un ruban ou un bâton de coudrier, à réciter cinq *Pater* et cinq

Ave et aussitôt à reprendre les mêmes mesures. Si la distance marquée sur le ruban ou le bâton a varié, le malade est déclaré atteint du *coulé* et doit être immédiatement soigné. Des oraisons sont alors récitées, malade et opérateur disent un nombre convenu de prières, et, suivant les localités, on place une ceinture autour de la taille du malade ou on le masse énergiquement au creux épigastrique avec un pouce trempé dans l'huile, ou bien on suspend le malade la tête en bas.

Th. de Bordeu nous dit au sujet de cette maladie : « *Escoulerat* signifie douleur et langueur au creux de l'estomac. On en guérit en suspendant le malade par les pieds, la tête en bas, et ensuite par des emplâtres de *coussiole* ou *grande consoude*. »

Si après une longue exposition au soleil, une personne est frappée d'insolation, *qu'a gahat un cop de sourelh*, diront les gens de son entourage. On prend alors une serviette pliée avec sept ou neuf doubles, on la place sur le goulot d'une bouteille et on renverse le tout sur le front du malade. De petites bulles d'air montent dans la bouteille et un vide se fait à sa partie supérieure : c'est le soleil emmagasiné dans la tête qui est sorti (J.-B. Laborde).

La fièvre, maladie un peu mystérieuse, est traitée « quand la tête est chaude, que la langue est sale, que le pouls bat deux fois plus vite qu'à l'ordinaire ».

Un de nos manuscrits comporte de multiples conjurations pour les fièvres quartes, tierces et fièvres ordinaires. Un procédé de guérison consiste à écrire une oraison spéciale sur un papier, à la réciter tous les jours et à l'attacher pendant neuf jours au cou du malade. On obtient également une guérison radicale en allant le matin à jeun faire un voyage à pied à l'église d'une paroisse voisine, ceci sans parler à personne, sans boire, sans manger, sans se laver les mains et en évitant de prier Dieu avant qu'on ne soit arrivé au but de sa promenade matinale.

Pour la fièvre quarte, pouvons-nous lire dans ce même

document : *prenes un morceau de crâne humain et en appliquer au poignet du malade à l'endroit où l'artère bat et li les-ser pendant neuf jours, après le remetes dans la terre.*

Des lettres bizarres seront écrites sur un papier, brûlées dans un ordre spécial pendant neuf jours, tout en buvant le matin à jeun de l'eau bénite de la veille de Pâques ou de la veille de la Pentecôte.

Des bains de pieds avec eau bouillante, sel, ail, piments rouges en poudre, auront un pouvoir décongestif certain.

Le jus de verveine, le chardon bénit, le millepertuis en infusions ou emplâtres placés sur la tête, doivent arrêter net un accès de fièvre. Pour la fièvre intermittente, la pellicule qui double la face interne de la coque d'un œuf, placée autour du petit doigt de la main gauche et laissée là durant 24 heures, amènera une amélioration très probable.

La menthe sauvage, *mendras*, est très utilisée dans la guérison de la fièvre, et ceci d'une façon très originale : A Garlin, H. Barthéty avait observé que l'on devait, le matin à jeun, avant le lever du soleil, trouver sept pieds de menthe sauvage, tous dépourvus de rejetons. Le malade, à genoux devant chaque pied successivement, devait faire le signe de la croix, jeter sur la plante cinq, sept ou neuf miettes de pain, autant de grains de sel, en disant :

Adiu, que-t saludi, mendras

Qu'ey la frèbe, tu nou las pas;

Aci qué-t porti paà et sau,

Ta qu'em goaresques lou me mau.

(Adieu, je te salue, menthe, j'ai la fièvre, tu ne l'as pas. Ici, je te porte du pain et du sel pour que tu me guérisses mon mal.)

Cette cérémonie est répétée plusieurs fois jusqu'à guérison complète.

Les crises d'épilepsie ou *mau caduc* sont considérées comme un mal redoutable; les sujets atteints sont, pour sûr, ensorcelés. On utilise le laurier ou le fenouil trempés dans

du miel, puis dans l'eau bénite, avec lesquels on fait des signes de croix sur la tête et les épaules de l'épileptique en récitant un « *escouminye* » qui se termine par :

Quaquet mau que cayes en la terre, que perges las alas, et las arradix.

(Que ce mal tombe dans la terre, qu'il perde les ailes et les racines.)

Un autre procédé plus difficile à appliquer consiste à faire manger un « *bouhou* » (taupe) rôti et à faire boire un verre de vinaigre au malade en récitant par là-dessus l'Evangile de saint Mathieu et une oraison spéciale dite de saint Hubert.

Un verre de vin blanc, versé dans une assiette de faïence dans le fond de laquelle est écrite une sentence en latin très déformée et illisible, absorbé pendant trois matins, est un autre moyen d'action contre le *mau caduc*.

Nos grands-mères utilisaient encore le gui de chêne, très rare maintenant, passé au four et calciné; on obtenait une poudre que l'on prenait avant les repas mélangés à du vin.

Le cerveau de corbeau desséché et mis en poudre en suspension dans du vin blanc avait le même effet curatif que le gui.

Les vers, *lous bermis*, ont été et sont encore pour les mères de famille la cause de presque tous les troubles éprouvés par l'enfant. Les guérisseurs ont utilisé pour débarrasser l'enfant de ses parasites de nombreuses pratiques. Ainsi, neuf bougies allumées étaient placées autour de l'enfant, on récitait des *prégans* en nombre égal à celui des bougies que l'on éteignait au fur et à mesure.

Des procédés plus rationnels à base d'ail, par exemple une mixture composée d'eau, d'ail, d'huile et de sel, à boire à jeun, ou à base de tisane d'absinthe, sont d'usage courant.

Plus curieuse est l'absorption d'eau de fontaine ayant servi à éteindre de l'étain en ignition.

Les affections cardiaques, *mau de coô* ou *mau de laira*, sont trop délicates pour posséder beaucoup de remèdes popu-

laïres. Dans un manuscrit, nous avons trouvé une longue oraison à ce sujet commençant par : *Mau de laira, mau de coô, ou autre mau qui sorciers ou sorcières ave dat atu N...*, *jou lès conjuri de las parts de Dieu lou pay et deu hil, etc., sy las en peig, sy las en oû, sy las en medouig, que cayé en terre...*

(Mal de *laira*, mal de cœur, que sorciers et sorcières t'ont donné à toi, N..., je te conjure de la part de Dieu le père et Dieu le fils, etc., si tu l'as en peau, si tu l'as en os, si tu l'as en chair, qu'il tombe dans la terre.)

Les palpitations sont traitées par l'eau de mélisse qui empêche aussi les vomissements.

Le *flux de sang*, probablement la dysenterie et toutes autres hémorragies, est justiciable de plusieurs thérapeutiques. Une peau de lièvre calcinée dans un pot de terre, réduite en poudre absorbée avec du bouillon et du vin blanc, est préconisée par un guérisseur, et la même poudre en prise nasale arrête les épistaxis. L'herbe dite *langue de bœuf*, fraîche et appliquée sur la plante des pieds, « arrête encore le flux ».

Pour les coupures qui peuvent saigner, les paysans utilisent souvent des feuilles de lis macérées depuis longtemps dans l'eau-de-vie.

Les hémorroïdes guériront par l'application d'une feuille de tabac trempée dans l'eau.

Le goitre, très commun dans nos vallées pyrénéennes, est justiciable de la poudre de tête de vipère placée dans un sachet suspendu autour du cou.

Pour guérir la migraine, « et qu'elle ne revienne pas », il faut le matin, avant le lever du soleil et au mois de mai, respirer la rosée qui se trouve sur les feuilles de mauve.

Si les remèdes populaires des maladies internes et externes en général sont nombreux, les spécialités ne sont pas oubliées.

En urologie, les guérisseurs ont leurs petits secrets. Un de nos manuscrits renferme un remède pour guérir *lou mas-*

cle dous hommis, qui est une invocation à Dieu et à de nombreux saints. Dans un autre, le suc de l'herbe et racine de chardon dans du vin blanc absorbé pendant huit matins consécutifs, ou une infusion de tartre en poudre et de salsepareille à boire également, paraissent être les traitements utilisés dans la blennorrhagie.

Pour l'orchite ou *génitoires enflées*, un linge trempé dans du suc de charbon bénit, mélangé à du vin doux et appliqué sur la partie malade, diminuera l'enflure et la douleur.

Un moyen populaire de traiter une rétention d'urine qui nous a été conté n'est peut-être pas très ancien, mais assez curieux. Un paysan béarnais de Sauveterre-de-Béarn, vieux prostatique de 80 ans, avait consulté un guérisseur des environs, et depuis agissait ainsi : il avait une sonde en caoutchouc enroulée dans son béret, avec un morceau de gras de jambon, et, quand il sentait que sa vessie devenait un peu trop volumineuse, il quittait son béret, prenait ses instruments, graissait bien sa sonde et l'introduisait dans son urètre. L'opération terminée, la sonde était remise dans son bizarre étui et remplaçait avec avantage le brin d'osier dont se servent nos braves cultivateurs pour faire tenir le béret bien débordant sur la tête.

Et voici quelques curieux procédés de stomatologie courante. Pour les névralgies dentaires, un *gargarisme* avec eau, vinaigre, sel, poivre, clous de girofle et quelques gouttes d'eau-de-vie sera du meilleur effet. Pour faire tomber une dent sans douleur, un moyen plus compliqué est utilisé. Un lézard vert vivant est placé dans un pot de terre neuf et hermétiquement fermé; le pot est placé dans un four jusqu'à ce que l'on soit certain de la mort de son pensionnaire. Par un orifice pratiqué dans le couvercle et après refroidissement, on verse dans le pot quelques gouttes d'esprit-de-sel et autant d'eau-de-vie; le tout est remis au four jusqu'à calcination complète. La poudre obtenue est bien conservée en lieu sec. Appliquée sur la gencive de la dent gâtée ou douloureuse, elle fera, au bout d'un moment, « sé-

parer la chair de la gencive, même la dent de la mâchoire, ainsi vous la pourrez tirer facilement et sans douleur ».

Pour resserrer les gencives au niveau des dents « qui-brantes », on utilisera une mixture faite avec des vers de terre ou du foie de veau desséchés, la poudre obtenue étant mélangée à du miel et on en frottera les dents à traiter.

Les paysans béarnais savaient aussi quelques secrets à appliquer avant, au moment, ou après les accouchements.

Un procédé de diagnostic biologique de la grossesse trouvé dans un manuscrit fort ancien, consistait à placer une esquille de fer bien poli dans l'urine de la femme présumée enceinte, cette urine étant contenue dans un récipient en cuivre. Si la femme était enceinte, il y avait des taches rouges sur l'esquille, sinon elle devenait noire et rouillée.

Pour hâter l'accouchement ou la délivrance, l'essence de romarin est utilisée en faible quantité, sept ou huit gouttes dans un bon verre de vin étant suffisantes. On aura soin de tenir debout la jeune parturiente et de frotter au niveau de l'estomac pour faire pénétrer le remède pourtant absorbé par voie buccale.

Si un enfant « est mort au ventre de sa mère », on préconise l'infusion d'hysope, qui la fera enfanter immédiatement.

Pour faire perdre le lait à une femme, il suffira de placer sous ses aisselles nuit et jour un petit paquet de feuilles de rue. L'infusion de pois chiches, un verre durant trois matins, amènerait un retour immédiat « du mois des femmes » quelque temps après l'accouchement.

Les tranchées, après la délivrance, seront calmées si on fait avaler à la jeune accouchée deux œufs crus frais de la veille, un peu de sucre et comme boisson un verre de vin et d'eau.

Pour guérir les mamelles des femmes, le manuscrit Sauqué renferme une curieuse prière, que nous avons retrouvée dans un de nos documents beaucoup plus déformée :

L'huile et la laine chargée de suint de brebis sont précieuses dans ce cas, et par Dieu et tous les saints on demandera par trois fois :

Mamelle sente et benedite

Que james nou s'y hasse mey de pouyre.

(Mamelle sainte et bénie, que jamais il ne s'y fasse plus de pourriture.)

* Nous terminons ainsi l'énumération quelque peu désordonnée des pratiques populaires, dont certaines, les plus nombreuses d'ailleurs, sont encore d'actualité, d'autres tombées dans le domaine de l'oubli. Une enquête et une compilation plus poussées nous auraient certainement permis d'ajouter d'autres remèdes à ceux déjà connus de nous. Dans chaque localité béarnaise, dans chaque village, dans chaque ferme, on a ses secrets et on les utilise.

Les vertus des plantes sont partout connues du paysan et diversement interprétées. Nous avons cité quelques plantes courantes dans ce dernier chapitre, mais combien d'autres encore sont conservées bien sèches ou en poudre dans des bocaux sur l'étagère des vastes cheminées qui ornent nos cuisines ! Simin Palay a fait une remarquable classification des plantes communes de la région pyrénéenne, de leur pouvoir mystérieux, de la multiplicité de leur emploi, et il nous montre bien que cette mystique médicale est encore un des plus longs chapitres de l'Art de guérir.

CONCLUSIONS

Cette courte étude sur la superstition médicale en Béarn fera peut-être crier à l'invraisemblable et à l'inutile.

Les formules étranges, les pratiques singulières, toutes médications frappant l'imagination, la surprise, l'étonnement, la foi, peuvent pourtant guérir un malade. Rien d'étonnant au fait qu'actuellement encore la sorcellerie ait ses adeptes et que les remèdes populaires jouissent d'une grosse réputation.

Toutefois, si dans le folklore toutes ces coutumes conservent un caractère poétique et attachant, elles n'en sont pas moins très souvent nocives. Nous devons nous efforcer de faire disparaître ce culte du merveilleux, de l'occulte et du surnaturel, qui, souvent, retarde un acte médical plus scientifique, et moins hypothétique.

Mais à côté de ces formules étranges, où se révélaient l'âme sombre et tourmentée de nos pères, la thérapeutique populaire usait de procédés basés sur l'observation et sur l'expérience, et ayant une valeur réelle.

Les découvertes de nos anciens sont les premiers pas que l'homme fit en hésitant dans l'art de soigner; elles n'en sont que plus respectables. Certaines institutions de ce passé tant dénigré avaient du bon, et s'enquérir des mœurs et des sciences d'autrefois n'est pas sans utilité.

Ne renions pas l'héritage transmis par les siècles disparus; songeons que notre thérapeutique moderne est fille des guérisseurs antiques et des mires médiévaux, et répétons cette phrase de Claude Bernard, dans son *Introduction à l'étude de la Médecine expérimentale* : « La science de la vie est un salon superbe tout resplendissant de lumière dans lequel on ne peut parvenir qu'en passant par une longue et affreuse cuisine. »

SERMENT

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes condisciples, je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine.

Je donnerai mes soins à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime.

Reconnaissant envers mes Maîtres, je tiendrai leurs enfants et ceux de mes confrères pour des frères, et, s'ils devaient apprendre la médecine ou recourir à mes soins, je les instruirais et les soignerais sans salaire ni engagement.

Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession, honoré à jamais parmi les hommes; si je le viole et que je me parjure, puissé-je avoir un sort contraire.

VU, BON A IMPRIMER :

VU : *Le Doyen,*

Le Président,

PIERRE MAURIAC.

PIERRE MAURIAC.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 17 juillet 1939.

Le Recteur de l'Académie,

G. BOUSSAGOL.

BIBLIOGRAPHIE

- BARTHÉTY (H.). — La sorcellerie en Béarn et dans le Pays Basque. Pau, Ribaut, 1879.
- Pratiques de sorcellerie et superstitions populaires en Béarn. Pau, Ribaut, 1879.
- DAMBIELLE (Abbé). — La sorcellerie en Gascogne. Auch, Cocharaux, 1907.
- DE LANCRE. — Tableau de l'inconstance des Mauvais Anges et Démons où il est amplement traité des sorciers et de la sorcellerie. Paris, Nicolas Buon, 1613.
- LABORDE (J.-B.). — Les « Brouches ». Pau, Leşcher-Moutoué, 1937.
- LESPY. — Dictionnaire béarnais ancien et moderne.
- Les sorcières dans le Béarn. Pau, Ribaut, 1873.
- Dictons et proverbes du Béarn. Pau, Garet, 1892.
- LEVYRAT (Dr E.). — La médecine populaire gasconne. Toulouse, Privat, 1911.

